

La colère

VIEUX RÉPUBLICAIN

CONTRE TOUT LE MONDE.

En avant!

Vive la République!!!

Marchons donc!

Bureau : rue Saint-Jacques, 110, au premier.

— Prix de l'abonnement pour Paris : un an, 8 fr ; six mois, 4 fr ; trois mois, 2 fr. — Pour la province : un an, 12 fr ; six mois, 6 fr ; trois mois, 3 fr. — Pour l'étranger : un an, 20 fr ; six mois, 10 fr ; trois mois, 5 fr.

SOMMAIRE.

Colère sur colère. — Pourquoi je me mets en colère ou profession de foi du Vieux Républicain. — Colère contre les Anglais. — Eclipse du pouvoir exécutif visible à Paris le jour et la nuit. — Faut-il se mettre en colère contre Louis Blanc ou contre les procureurs? — Colère contre les gardiens de ville.

Mille colères! où allons-nous? que faisons-nous? que deviendrons nous?

Moi, j'aime la République, je veux la République, si je la voyais grande, vigoureuse, florissante, si je la voyais dressant sa tête radieuse au sommet de la capitale et faisant couler de ses mains ouvertes des fleuves de liberté, de confiance, de joie et de richesses, inondant Paris, inondant la France de bonheur et de prospérité;

Si je la voyais donnant aux citoyens que la monarchie avait élevés le plus haut, une élévation plus grande encore et leur faisant oublier dans la puissance, la gloire, la pleine liberté du noble Républicain, les honneurs avilis qu'il fallait acheter, qu'il fallait expier dans les viles antichambres d'une cour.

Si je la voyais appeler les petits, les humbles, les derniers du peuple à partager cette gloire, cette puissance, cette pleine liberté républicaine assez grande, assez féconde pour rassasier tous les cœurs, élever toutes les âmes, et satisfaire toutes les ambitions légitimes;

Si je la voyais réconciliant tous les Français, tous les membres de cette noble famille qui a tant souffert, qui a tant combattu pour arriver à la fraternité pleine et parfaite;

Si je la voyais pressant tous les Français sur son cœur, unissant les nobles aux roturiers, tous ennoblis; les riches aux pauvres, tous enrichis; les savants aux ignorants, tous instruits; les démocrates aux monarchistes, tous convertis, et les faisant asséoir au banquet social de la vie nationale coulant pour tous;

Si je la voyais tendant la main aux autres peuples, les éclairant de sa lumière, les soutenant de sa main vigoureuse, les précédant vers l'unité d'un avenir plein d'harmonie;

Si je la voyais renversant les trônes par son regard, faisant fuir la tyrannie comme le soleil fait disparaître la nuit, attirant tous les peuples à elle et formant de toute la famille humaine régénérée, une fédération universelle des peuples pour commencer, après tant de siècles d'horreurs, un avenir de paix et de prospérité sans bornes;

Je le dis bien haut, c'est la vérité pure, car je ne sais pas mentir, j'en mourrais de joie et l'on mettrait sur ma tombe : « Le vieux Républicain, qui fut toujours en colère, cependant il est mort de bonheur! »

Voilà ce que je veux, voilà ce que j'ai toujours voulu et voilà ce qui m'a toujours mis en fureur, parce que jamais on n'a rondement, sincèrement, marché dans ce sens.

Est-ce donc impossible? impossible! mille colères! mais c'est la seule chose possible! comment!!

nous, Français, nous ne pourrions pas faire une entreprise où nous gagnerons tous et où nul ne perdra rien!

Nous, Français, nous ne pourrions pas nous aimer, nous unir, nous respecter, nous laisser libres, et comme des bêtes féroces en ménagerie, nous aurons besoin d'un tyran, tenant le bâton pour nous accorder!

Nous, Français, nous ne pourrions pas fortifier nos villes, lancer des vaisseaux sur les mers, protéger notre commerce et notre honneur jusqu'au bout du monde, arrêter les voleurs, enfermer les fous, lever des armées pour défendre au besoin nos frontières, briser les ennemis de la liberté et secourir des nations amies et, nous, Français, nous aurions besoin comme un troupeau de moutons, d'un chien pour nous garder!

Nous, Français, nous ne pourrions pas écrire nos droits et nos devoirs dans une courte et bonne constitution; nous ne pourrions pas soigner nos intérêts, faire nos lois, décider nos entreprises, et nous aurons besoin d'un pédant pour nous gouverner!

Et tout cela étant impossible, il nous sera possible, à nous, Français, à nous ce peuple généreux, intelligent, né pour la liberté, prêt à mourir cent fois pour la défendre, il nous sera possible de rester désunis, les serfs d'un homme, les vassaux d'une famille, les mineurs que l'on ne peut affranchir, les écorchés du monde, mettant le feu partout sans savoir ce qu'ils font, n'ayant aucune mission à remplir sur la terre, sinon de faire des barricades tous les quinze ans! non, c'est ce possible qui est impossible à des Français!

Eh bien, mille colères! comment voulez-vous que je ne me fâche pas, lorsque je ne vois nullement qu'on s'occupe de fonder la vraie République; lorsque je vois marcher au rebours et naviguer à plein vent vers les angoisses du passé. Oui, je verse des larmes de colère en voyant les douleurs, les inquiétudes, les découragements que je rencontre partout. J'en rougis pour ma chère République, je suis prêt à me cacher et je maudis les ignorants ou les traitres qui la déshonorent ainsi.

Car enfin, je ne puis le taire, cela ne servirait à rien, le sang s'est arrêté dans les veines de la patrie, la chaleur vitale a fait place au froid mortel, et le cœur de la France, ce cœur ardent, ce cœur qui bouillonne toujours, c'est à peine si on le sent battre aujourd'hui. En contemplant cette nation si noble, la tête penchée, le front pâle, les yeux éteints, mille colères! je sens des larmes rouler dans mes paupières. Et ce serait la République qui aurait fait tomber la France en syncope! non, mille colères, non! c'est impossible!

La joie, cette joie brillante, cette joie française, qui se répand dans les rues en flots populeux, en long murmure, qui se verse comme un torrent à toutes les barrières, qui se précipite aux spectacles, aux promenades publiques, qui vient s'asseoir aux tables des restaurateurs, cette joie est éteinte! Et ce serait la République qui aurait jeté comme un crêpe sur la France entière, qui aurait changé tous ses jours en des jours de carême! Non, mille colères, non! c'est impossible!

Comment ce serait la République qui jeterait sur le pavé l'ouvrier sans besoins! qui viderait toutes

les boutiques, qui n'y laisserait que le marchand assis devant son triste comptoir! Ce serait la République qui ruinerait le crédit, ôterait à l'artiste son inspiration, à l'écrivain son génie, non, mille colères, non! ce n'est pas la République qui peut faire tout cela!

Savez-vous d'où cela vient? c'est qu'on ne sait où l'on va, c'est qu'on s'arrête incertain, c'est que nul homme grand de cœur, grand d'esprit, grand de parole ne se jette en avant, c'est qu'on laisse s'amortir l'enthousiasme, c'est que ceux dont la France attendait le mot d'ordre sont muets de dépit, de langueur, ou d'effroi; c'est que nous n'avons pas même un Mirabeau comme l'ancienne, mille colères, c'est qu'on a laissé la queue mener la tête!

Mais n'allez pas croire que j'aie peur pour la République! non! La République ne peut périr en France; comme un flot retenu s'élance, bondit, inonde et renverse les digues avec les imprudents qui voulaient l'arrêter, ainsi fera la République, croyez-moi, croyez un vieux qui en a vu passer des gouvernements sous ses yeux.

Entendons-nous, marchons vite, poussons ceux qui s'arrêtent, franchissons le torrent des révolutions et plantons notre drapeau sur la rive en nous écriant : Vive la République!

Principes politiques du vieux Républicain.

Vous croyez peut-être que je ne sais rien faire sinon tempêter, me mettre en colère, casser et briser, sans savoir comment édifier et construire.

Mille colères! à quoi donc m'auraient servi mes années? pourquoi donc aurais-je vu tant de choses, entendu tant de grands hommes? moi le dernier descendant de 89, je ne saurais ni A ni B en droit républicain?

Mille colères! pour qui me prend-on? si je me fâche c'est que j'en ai le droit, et j'en ai le droit parce que j'ai des principes, aussi vieux que notre liberté. Les voulez-vous savoir? les voici.

Je veux la France vigoureuse, je la veux grande, je la veux émancipée, conséquemment je la veux République, car si elle est monarchie, elle est enchaînée dans son essor, elle est abaissée de toute la courbure d'un valet qui salue son maître.

Et vous ne voudriez pas que je sois en colère contre ceux qui découragent, qui affaiblissent, qui rapetissent, qui emmaillottent la France, pour la remettre, comme un grand bûnet d'enfant, au berceau de la royauté, ou bien au berceau de Moïse, la livrant au caprice aveugle du flot des temps! Peuple français, dis-le moi, n'ai-je pas le droit de me fâcher, ne dois-tu pas te fâcher avec moi?

Je veux la France unie, n'ayant qu'une âme, qu'une pensée, qu'une volonté, qu'une action, qu'une loi, qu'une destinée; je veux que cette unité soit le produit de tous, que tous y coopèrent dans la proportion de leur vie; je veux que rien ne puisse briser cette unité sacrée.

Et vous ne voudriez pas que je sois en colère contre un tas d'animalcules qui rongent les chairs de la patrie, y pullulent comme des vers pour y porter la dissolution et la mort; contre une demi-douzaine

de faits incapables qui voudraient donner à la France, pour son unité nationale, leurs misérables personnalités. Peuple Français, dis-le moi, n'ai-je pas le droit de me mettre en colère avec toi?

Je veux la France libre, libre dans sa parole, libre dans sa pensée, libre dans ses croyances, libre dans le développement de la famille et de la fortune. Je veux que le citoyen français soit plus libre qu'un Grec ou qu'un Romain.

Et vous voudriez que je sois sans colère en voyant au pouvoir des Carnot, des Odilon-Barot, des Dupin, des Isambert et cent autres avocats pareils, n'ayant qu'un seul et vil métier, celui de faire interdire la France, comme une aliénée, de mettre en suspicion tous les Français, de faire rentrer dans les urs cabanons de force, les droits d'enseignement, de presse, de réunion politique et de vote universel; et moi, vieux Républicain, je resterais impassible devant un pareil spectacle et je n'entrerais pas en colère à tout briser.

Je veux que le progrès se fasse avec joie, sans contrainte, sans terreur; je sais que les moyens violents ne durent pas, que le ressort se casse ou se relève outre mesure en sens contraire; je ne veux pas que la République boive le sang dans le crâne de ses enfants; je ne veux pas changer les patriotes en hyènes léchant le sang. J'ai vu que tout cela est horrible, que rien de bon n'en peut sortir sinon des larmes, des râles de mourants et la haine de la République maudite par des mères, des épouses ou des filles.

Et vous voulez que je ne me fâche pas contre une troupe de jeunes et vieux fous, qui ne voient que des coups de fusil pour en finir, des émeutes pour établir l'ordre, des gouvernements provisoires pour avancer les choses. Ils ont de l'énergie, mille colères, je les aime mieux que les lâches prêts à se vendre pour un peu de repos. Mais, enfin, je ne puis tolérer que la Constitution française soit la constitution des chiens, où le plus fort aura toujours raison. Que font-ils ces imprudents? ils donnent l'exemple de la violence aux ennemis de la liberté, ils leur en fournissent le prétexte. C'est du sang de Robespierre qu'est sorti le dictateur Napoléon.

Je veux que la France ne laisse à personne qu'elle le dernier mot de sa destinée. Gouvernement provisoire, Assemblée nationale, Commission exécutive, Commissions de toute espèce, mille colères! je veux, si tout cela ne marche pas, qu'on leur parle, car ils sont là pour faire nos affaires; je veux qu'on leur allonge de bons coups de fouets s'ils viennent à broncher, et si, par hasard, ils allaient à malverser, à trahir la liberté, je veux qu'on les remercie poliment, qu'on les renvoie chez eux avec 25 fr. dans leur poche, et qu'on les fasse sauter par la fenêtre, s'ils ne voulaient pas en aller tranquillement.

Le peuple est seul souverain, sa souveraineté est inaliénable; il est le juge suprême, qu'il se réunisse et délibère s'il y a lieu!

Oui, qu'il délibère, car il doit apprendre à le faire! qu'il délibère tout entier dans ses assemblées primaires; car je ne veux pas de factions, je ne veux pas une poignée d'hommes qui se disent la Nation. Mille colères! s'ils veulent porter ce nom, qu'ils parlent à ciel ouvert, qu'ils gagnent la Nation, et l'entraînent librement après eux.

Je veux qu'on sonde les plaies de la France, qu'on équilibre le bonheur; je ne veux plus de mendiants, de prolétaires avilis par l'incertitude d'un lendemain sans ressource. Il faut que la France soit habillée tout à neuf, mais que l'on ne couse pas sur son vieux manteau râpé des pièces neuves; elle n'est pas faite pour porter un habit d'arlequin. Je veux une transformation sociale, je la veux radicale, je la veux pour le bonheur de tous et je veux que l'on s'en occupe promptement.

Et je ne serais pas en colère, lorsque je vois qu'on veut tout simplement nous habiller à l'antique et nous faire encore porter perruque; lorsque je vois un tas de fous, d'utopistes, de communistes, etc., qui veulent organiser le vol et placer dans la confiscation violente, la paix, le progrès et le bonheur de tous; lorsque je vois un tas d'autres fous qui se cramponnent à tous les abus, se bouchent les yeux, se bouchent les oreilles et ne veulent rien entendre, détestant à l'égal de Satan le seul nom de Socialistes.

Mille colères! il ne se fera donc pas un noyau d'hommes sages, ardents, audacieux, prudents, voulant le progrès, la liberté, la lumière! un noyau

de vrais républicains, marchant à grands pas, mais dans un chemin où la gloire, où la prospérité soit au bout. Quand on marche résolument dans un chemin pareil, jamais les Français n'ont abandonné.

Voilà mes principes, voilà ce que je veux. J'aime tous ceux qui pensent ainsi, qui voudront comme moi; mais quiconque pense autrement agit à l'encontre, mille colères! il me trouvera sur son chemin et ce ne sera pas un bonheur pour lui d'avoir mis en fureur LE VIEUX RÉPUBLICAIN.

Eclipse du soleil exécutif.

J'AI VOULU VOIR, JE N'AI RIEN VU. Attendu que la Commission du Pouvoir exécutif ne parlait plus, qu'il fallait que nos représentants fissent insérer dans le MONITEUR quand ils voulaient les voir, je me suis dit: Mille millions de colères! je ne les trouverai pas! Il faut que j'aille les voir, oui, mille colères! il faut que je les voie.

Donc, je jette sur mes épaules mon vieux manteau qui en a tant vu, et je vais voir nos premiers commis. Tremblement! je t'avertis que ce n'est pas aisé! Ah! ils savent s'y prendre; ils sont devenus de purs esprits. Oui, je te l'assure, c'est plus aisé d'aller prier Saint-Denis, premier évêque de Paris, que de parler à nos hommes du Pouvoir exécutif.

Je me suis présenté; mais visage de bois, porte close, on ne passe pas, on ne voit plus. Mille millions de colères! on ne voit plus. Et moi, de crier, de tempêter; pour toute récompense, voilà la MOBILE qui me mobilise à la porte.

Mille millions de colères! je n'y tiens plus! Est-ce ainsi qu'on traite un vieux Républicain! Ça ne se passera pas comme cela! Porté par la colère, je reviens trouver ma vieille plume et j'écris:

Citoyens de la Commission du Pouvoir exécutif, j'ai voulu vous voir, j'ai voulu sentir si le feu républicain brûlait encore votre poitrine, et je me suis présenté chez vous, car on ne vous voit plus dans nos rues, sur nos places publiques, où vous conversiez avec nous. Citoyens, réforme prompte, réforme! mille colères! ne me la faites pas demander au peuple qui vous a commis, ça n'irait pas bien.

Salut et fraternité!

LE VIEUX RÉPUBLICAIN.

Et de réponse point!

Mille millions de colères! mais qui donc en aurait vu un! Faites-moi le plaisir de me dire s'ils existent encore, je veux les tâter et savoir s'ils ne sont pas devenus des anges! Enfin nos représentants de chair et d'os comme vous et moi s'en inquiètent aussi; ils veulent les voir de temps en temps, ne serait-ce que pour le plaisir de leur rappeler qu'ils les ont commis en votre nom et au mien.

Où sont-ils donc? habitent-ils quelques villas aux marbres étincelants, aux lambris dorés de Madrid ou du bois de Boulogne? je n'en sais rien. Toujours est-il qu'ils se sont... éclipse! — Éclipse! — Oui, éclipse! et d'une éclipse très-visible à Paris.

Mille colères! ce sont là des Républicains? Peuple, regarde bien: voilà ceux que tu avais élevés sur tes pavés fumants de colère contre les aristocrates!

Colère contre les Anglais.

Peuple, je t'ai promis de te dévoiler les ennemis, de te donner les moyens de les vaincre; je n'y manquerai pas.

Vois-tu l'Angleterre, ce rendez-vous des oppresseurs des peuples, d'un Metternich, d'un Philippe et consorts! Eh bien! la se trament des complots contre toi, contre ta souveraineté, contre ta liberté. L'Anglais perfide connaît ta force, ton énergie républicaine, il te craint, il ne veut pas t'attaquer en face, au moins aujourd'hui; il s'en réserve de plus belles, il attend que les rois soient un peu mieux assis sur leurs trônes à demi-renversés. Comme un chat, l'Anglais nous croyant toujours la pauvre souris monarchique, qui n'osait sortir de son trou, nous traque en Europe! O bonheur! la souris monarchique est devenue un lion républicain qui regarde fièrement son ennemi.

Peuple tu es fort, ne crains pas, mais veille, et prends garde de tomber dans le piège; écoute bien, c'est un vieux Républicain qui te parle. Peuple regarde le léopard dans son antre, vois comme il est

altéré de ton sang le plus pur. Il s'apprête, il mange ses petits pour être plus agile et moins embarrassé au jour de la grande curée. Déjà il lèche de joie sa gueule qu'il espère voir dégoûtante de ton sang.

Lion français, debout! secoue ta crinière républicaine, pousse ton cri superbe, que les peuples le répètent en échos majestueux et que le léopard en frissonne dans son antre horrible. Que toutes les nations se réveillent à ta voix et qu'elles crient: perdition pour les lâches; perdition pour les traîtres dans le monde; le grand lion républicain a poussé son cri superbe.

Mais, ô infamie! le lion pleure, il est triste, il a faim, ses forces sont épuisées; il n'a personne qui entretienne sa bouillante ardeur. Ses ennemis naguères en fuite, blancs de terreur et n'osant le regarder, sont revenus en silence, à la faveur des ténèbres, ils croient que le lion dort, ils cernent sa tanière. Réveille-toi, lion français, bats tes flancs pour la bataille, réveille-toi! Tremblez, ennemis! souvenez-vous que l'indignation sauve les peuples; souvenez-vous que le peuple mange de la colère, boit des flammes, souvenez-vous que la rage vient de la faim!

Peuple, tiens-toi sur tes gardes, et sois toujours prêt à l'heure du péril. Mille colères, reverrais-je donc encore les Cosaques? — Non! je le sens, peuple tu resteras républicain.

Faut-il se mettre en colère contre Louis Blanc, ou contre les procureurs?

Le vieux Républicain n'a que quatre mots à dire sur cette affaire, écoutez-les.

PREMIER MOT. — J'aime le citoyen Louis Blanc, comme un vieux Républicain en aime un jeune, c'est-à-dire comme un vieux de la vieille aime un jeune officier. Il me fait rire malgré moi de temps en temps; il a de si drôles d'idées! il les aime avec un amour si franc et si naïf! Mais enfin il a du cœur, il aime la République, il est de la bonne roche, il parle bien, on a plaisir à l'entendre; il vieillira, il grandira, mille colères! il fera quelque chose! voilà mon premier mot.

DEUXIÈME MOT. — S'il est coupable, mille colères, il faut le juger! l'égalité devant la loi, voilà la République. Il n'y a plus d'inviolables, à ce que je pense maintenant et nous ne décréterons plus cette fiction absurde et coupable. Il est écrivain, il a été du provisoire, il a travaillé pour les travailleurs, c'est très-bien! mais s'il est coupable, foi de vieux Républicain, il doit être jugé. Voilà mon second mot.

TROISIÈME MOT. — Mille colères! ça n'est pas clair du tout. J'ai beau y mettre mes lunettes, je ne vois que deux gros procureurs demandant un serin pour le mettre en cage. Qu'on parle donc franchement! est-ce que nous ne sommes pas en République! Est-ce que toutes les semaines on va mettre quelqu'un aux oubliettes sans nous dire pourquoi? alors rebâtissez donc la Bastille, que j'ai démolie de mes mains! voilà mon troisième mot.

QUATRIÈME MOT. — Mille colères! tout cela me donne sur les nerfs! tout le monde a peur! L'Assemblée a peur, la Commission des cinq a peur, les soldats ont peur, les gardes nationaux ont peur, les ouvriers ont peur, les bourgeois ont peur, les femmes ont peur, les factieux ont peur, les journaux ont peur, les clubs ont peur! mille colères! il n'y a plus que les trois fameux citoyens et Républicains, Emile de Girardin, Thiers et Guizot qui n'ont plus peur! Voilà mon dernier mot et c'est le plus dur à avaler mille colères! c'est le plus dur!

Colère contre les gardiens de ville.

Savez-vous, mille colères! que des gardiens de ville ont pris le vieux Républicain au collet, dans la rue, alors qu'il distribuait sa colère.

Des gardiens de ville! mais qu'est-ce donc que ces béotiens-là? s'ils gardent la ville, moi je garde la liberté de la presse, ils n'arriveront à elle qu'en passant sur le corps du vieux Républicain!

Gardiens de ville, souvenez-vous des municipaux! mille colères! souvenez-vous en!

Le Gérant, DIMEY.

Paris. — Imprimerie d'A. Sirey, rue Saint-Jacques, 110.